

L A

## PORTEUSE DE PAIN

—o—  
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)  
—o—

XXII

**L**E garçon se retira et le voyageur, ouvrant le livret Chaix à la partie réservée aux chemins de fer de l'Ouest, parcourut les pages d'annonces qui s'y trouvaient annexées. Il arriva à la nomenclature des hôtels du Havre.

—N'importe lequel, murmura-t-il. L'essentiel est de ne pas chercher en arrivant là-bas, et de ne point avoir l'air d'un ahuri qui ne sait où il va ! Je ne séjournerai pas longtemps au Havre, du reste. Quoique je n'ai absolument rien à craindre, que tout le monde me croie mort dans l'incendie en essayant de sauver la caisse, et que d'ailleurs je sois méconnaissable, il est plus sage de ne pas m'attarder en France.

Ses yeux s'arrêtèrent sur l'indication du premier hôtel placé en tête de la série, et il lut :

"Hôtel de l'Amirauté et de Paris réunis. Lemel, propriétaire." Ça fera mon affaire, ajouta-t-il, autant celui-là qu'un autre, car je vois qu'il se trouve placé en face du quai d'embarquement des bateaux de Southampton. J'en profiterai pour avoir moins à me montrer dans la ville. Le premier bateau me transportera en Angleterre, d'où je filerai au plus vite vers New-York.

Le voyageur ferma l'indicateur, prit une feuille de papier, une plume et traça ces mots :

"Hôtel de l'Amirauté, Lemel, Havre.

" Arriverai ce soir de Paris par train de onze heures cinq. Prière réserver chambre confortable.

" PAUL HARMANT."

Il appelle le garçon.

—Voilà une dépêche, lui dit-il en lui tendant la feuille de papier.

—On va la porter de suite, monsieur.

—Bien, maintenant servez-moi à déjeuner.

Quelques minutes plus tard notre personnage commençait son repas avec un entrain qui devait faire supposer chez lui un excellent appétit et

une conscience parfaitement tranquille. Son déjeuner achevé, il ne quitta point la taverne où il était attablé ; il lut les journaux, absorba des pintes de pale-ale, fuma plusieurs cigares, et enfin, voyant l'heure s'avancer, paya sa dépense et alla au guichet de Paris au Havre prendre un ticket de première classe.

A six heures trente le train s'ébranla. Jusqu'à Mantes le voyageur eut un compagnon de route. A partir de Mantes il se trouva seul, parut fort enchanté de sa solitude et en profita pour ouvrir sa valise, en tirer divers papiers et les examiner avec une extrême attention. Ces papiers étaient les plans d'une machine dont ils indiquaient avec une précision merveilleuse l'ensemble et les moindres détails.

Dans ce voyageur, nos lecteurs ont reconnu déjà, malgré sa transformation et le changement

de couleur de sa chevelure, Jacques Garaud, le contremaître de la fabrique d'Alfortville ; Jacques Garaud, l'incendiaire ; Jacques Garaud, l'assassin de son patron. Nous ne suivrons point immédiatement ce misérable, mais nous devons expliquer à nos lecteurs comment il n'était pas enseveli sous les décombres de l'usine, ainsi que tout le monde le croyait. Jacques avait crié : " Au secours ! " à moi ! je meurs ! " après avoir pénétré dans le pavillon en feu pour accomplir en apparence aux yeux de tous un acte d'admirable dévouement en essayant de sauver la caisse et les papiers de monsieur Labroue.

Le contremaître était un rusé et hardi coquin, n'hésitant point à jouer le tout pour le tout, et à s'assurer l'avenir au péril même de sa vie. Il fallait que personne ne pût douter de sa mort, et que si la voix de Jeanne Fortier s'élevait contre lui, la voix ne fût point écoutée et les accusations accueillies comme les mensonges les plus noirs, comme les calomnies les plus odieuses. Jacques connaissait à merveille et de longue date la topographie

Il était en rase campagne, sain et sauf, et tandis qu'on le croyait en train de se carboniser sous les décombres, il courait à travers les terres labourées afin de gagner une route sûre. Une heure après, il tombait exténué de fatigue dans un des massifs du bois de Vincennes.

—Enfin, se dit-il, je suis sauvé !

Il respira, et, certain de n'être point poursuivi, il attendit le jour.

Dès les premières clartés de l'aube, il écarta ses vêtements, entr'ouvrit sa chemise, et retira les liasses de billets de banque et les papiers volés dans la caisse, qu'il portait sur sa poitrine, entre le linge et la chair. Papiers et billets de banque étaient un peu froissés, il est vrai, un peu humides ; ils n'en constituaient pas moins la fortune. Jacques Garaud eut aux lèvres un sourire d'une expression véritablement diabolique. Il plia soigneusement les produits de son crime, se servit de son mouchoir pour les envelopper, se leva et se dirigea vers Paris. Il ne sentait plus la fatigue.

Sept heures du matin sonnaient au moment où

il entra dans la grande ville par la barrière du Trône. Ses habits commençaient à se sécher, mais ils étaient souillés de boue ; une couche épaisse de terre couvrait ses chaussures. Le contremaître s'arrêta près d'une tablette de décrotteur, se fit broser à fond et cirer, ensuite, ayant repris l'apparence d'un ouvrier proprement vêtu, il se dirigea vers une maison de confection, acheta des vêtements et des bottines, puis du linge, puis une valise dans laquelle il enferma ses emplettes, alla prendre un bain, changea de costume et se trouva complètement transformé. Sa figure seule restait reconnaissable et devait même attirer l'attention à cause de la nuance insolite de sa barbe et de ses cheveux. Jacques entra chez un coiffeur, se fit raser et couper les cheveux.

—N'auriez-vous pas de quoi me teindre le poil ? demanda-t-il ensuite en riant. La couleur rouge n'est point à la mode, et ça me fait du tort auprès des dames.

—Mais si, monsieur, certainement, répondit le coiffeur.

—Et ça tiendra ?

—Huit jours au moins. Vous n'aurez qu'à renouveler de temps en temps pour entretenir les racines.

Une demi-heure plus tard le contremaître avait les cheveux du plus beau noir, et, en voyant son image reproduite dans un miroir, il ne se reconnaissait pas lui-même.



C'était un beau garçon aux traits fins et réguliers.—Voir page 374, col. 2

XXIII

du pavillon. Il savait qu'une fenêtre placée dans l'escalier conduisant à l'appartement de monsieur Labroue s'ouvrait sur la campagne, derrière l'usine. En s'élançant au milieu des tourbillons de flammes et de fumée, il avait déjà combiné son plan. Tout craquait sous ses pieds. Tout menaçait de s'effondrer sur sa tête. Au lieu de pénétrer dans le cabinet, il gravit en trois bonds les marches brûlantes de l'escalier, atteignit la fenêtre dont les vitres avaient volé en éclat sous l'influence de l'effroyable chaleur, poussa les cris de détresse et l'appel qui avaient porté le trouble et l'effroi dans tous les cœurs, et à moitié aveuglé, à demi asphyxié, s'élança par l'ouverture. C'est alors qu'un craquement formidable se fit entendre et que le toit du pavillon et le premier étage s'effondrèrent.

—Tonnerre du diable ! je l'ai échappée belle ! murmura le contremaître.

Jacques Garaud, enchanté du résultat obtenu fit l'acquisition de plusieurs flacons de teinture, visita quelques magasins, où il opéra de nouveaux achats en vue du voyage qu'il avait projeté, et se dirigea en voiture vers la gare de la rue Saint-Lazare où nous l'avons vu déjeuner et expédier au Havre une dépêche signée du nom de " Paul Harmant." Ce nom n'était point de pure invention. " Paul Harmant " avait vécu. C'était un ouvrier mécanicien, camarade et ami de Jacques à Genève, où il était mort. Le contremaître avait conservé le livret à lui confié jadis par son ancien ami. Prévoyant tout et songeant à quitter la France avec Jeanne Fortier qu'il espérait alors décider à le suivre, Jacques s'était muni de ce livret, pièce suffisante pour lui éviter certains ennuis. Le signallement de Paul Harmant, inscrit à la première